

À voix basse, dans l'ombre

Yolande Villemaire, *La lune indienne*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 72 p., 10 \$.

Gérald Gaudet, *La fiction de l'âme*, Montréal, Les Herbes rouges, 72 p., 12,95 \$.

Joël Pourbaix, *La survie des éblouissements*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 80 p., 12 \$.

Jacques Paquin

Number 79, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

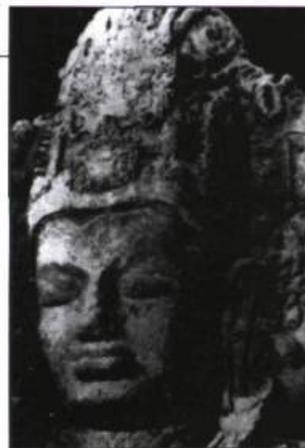
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (1995). Review of [À voix basse, dans l'ombre / Yolande Villemaire, *La lune indienne*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 72 p., 10 \$. / Gérald Gaudet, *La fiction de l'âme*, Montréal, Les Herbes rouges, 72 p., 12,95 \$. / Joël Pourbaix, *La survie des éblouissements*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 80 p., 12 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 38–39.

Yolande Villemaire, *La lune indienne*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 72 p., 10 \$.
Gérald Gaudet, *La fiction de l'âme*, Montréal, Les Herbes rouges, 72 p., 12,95 \$.
Joël Pourbaix, *La survie des éblouissements*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 80 p., 12 \$.



À voix basse, dans l'ombre

*Cette voix est à toi / [...] Elle chante la part de l'ombre /
Elle chante tout bas / Elle chante pour toi*

Yolande Villemaire

POÉSIE
Jacques Paquin

B IEN QUE LES POÈTES aient depuis longtemps troqué la lyre pour la plume ou le clavier, ils s'évertuent toujours à attiser, sous les vocables, une flamme qui, si ténue soit-elle, donnera forme à une voix. Le lyrisme n'est pas mort, qu'on ait ou non raison de s'en plaindre, et il emprunte des accents divers selon le tempérament des poètes.

Chanter à la lune

Le plus récent recueil de Yolande Villemaire s'inscrit dans une recherche du moi à partir de deux lieux distincts : l'un prend sa source dans une expérience mystique à laquelle s'est soumise la locutrice pen-

dant une année en Inde ; l'autre, qui correspond à peu près à la seconde moitié du recueil, met en scène des souvenirs d'enfance. L'ensemble développe une méditation à partir de deux grandes références (les religions brahmanique et catholique) qui ont dominé dans l'une ou l'autre époque : le cheminement du recueil tend à les réconcilier pour les fondre en une même conscience. D'ailleurs, s'il peut y avoir un point commun entre les deux formes de ferveur, c'est l'abandon de l'être auquel aspirent l'enfant et la disciple. L'expérience religieuse de l'adulte et celle de la petite fille ne sont donc pas incompatibles, bien au contraire : « J'ai prié la Vierge de m'aider à concilier la foi de mon enfance / Et les divinités païennes de mes autres vies » (p. 64). Ce dont rend compte la poète n'aurait qu'un intérêt anecdotique si le travail de la langue n'avait orienté cette quête du moi. Ainsi, la première partie fait état des derniers jours de la locutrice auprès de son guru, femme qui exerce un très fort ascendant sur son entourage. Les poèmes, fortement narratifs, fidèles à l'esprit du chant religieux, prennent la forme d'une prière scandée par des formules répétitives. Sous les auspices de l'ombre et de la lumière se dessine une lutte pour atteindre un nirvana qui conjugue rêves de l'enfant et maturité de la femme. La question des langues est au cœur du projet poétique, que ce soit dans le désir

« d'écrire en français / le pouvoir du sanskrit », « d'entendre la langue des Veda / et de prier dans la mienne » (p. 9) ou « de chercher des mots dans la bouche des autres [...] pour apprendre à parler » (p. 61). Ce souci se trouve également dans les chevauchements de niveaux de langue (du monde du sacré à la *sbed* de l'enfance), ou dans le rapprochement incongru des sonorités :

Je lis le Rig-Veda

À cause d'un rêve que j'ai fait

La bibliothécaire vient de Shawinigan

Elle chante les mantras à Saravastî (p. 31)

Ces effets ludiques montrent bien que la locutrice n'est pas dupe : si conversion il y a, elle passe nécessairement par l'impureté des langues, condition *sine qua non* de toute écriture, quel que soit l'idéal visé. Voilà un recueil qui, au-delà de l'attrait que témoigne Yolande Villemaire pour l'orientalisme, demeure fidèle à une diction inspirée par la déesse Amérique.

La balle et le bond

Les éblouissements que donne à lire Joël Pourbaix sont partagés entre l'« Ici » (la peur, « le chaud fait divers » de la télé — p. 22 —, puis la ville) et l'« Ailleurs » (espaces de Bretagne, « L'ermite et la clef des champs » et les hallucinations de « Dernières apparitions »). Sont favorisés les crépitements dans la mesure où la multiplicité des sensations l'emporte sur l'unité du discours : « [...] hurlements éteints / idées balbutiées / il faut me souvenir / un mur de briques / je lance la balle / seul avec le bond » (p. 39). Ce prélèvement d'une dérive ininterrompue est emblématique de l'ensemble : par le biais de brèves illuminations, l'étonnement se cherche une esthétique. Ce choix toutefois me laisse perplexe. Peut-être suis-je simplement aveugle et sourd à cette poésie... Comment savoir ? Ma stupeur (passagère, j'espère !) est-elle due à la facture des poèmes, construits exclusivement sur des vers très courts ? Le poète a-t-il mesuré l'effet



Yolande
Villemaire



d'une cadence brève, appliquée systématiquement à tout le recueil ? Si j'ai pu, pendant un certain temps, apprécier le choc des vers brisés, une fois la mécanique lancée je suis revenu de ma surprise, et la lassitude s'est rapidement emparée de moi. Les six poèmes dessinent un seul et interminable cortège de vocables mis à la file (indienne), sans souci du relief. Peut-être le résultat est-il dû à un manque de présence car on chercherait en vain une voix : « la voix ne résonne nulle part / plus de mur mais ce gouffre » (p. 64). En somme, malgré l'effet de fulgurance, notable dans ce recueil, je n'ai pas réussi à goûter le défilement de cet inextricable dévidoir verbal.

Chanter au milieu des larmes

La poésie de Gérard Gaudet joue sur de tout autres tonalités, elle est marquée par le désir de donner forme à une voix. Celle-ci, « qui emporte le monde dans sa mélancolie » (p. 14), s'adresse à un destinataire au départ énigmatique et que le discours tend à reconstituer progressivement au fil de la lecture. L'unité des cinq parties qui divisent l'ensemble est conservée grâce à la position de la voix, tour à tour confidente et emphatique. La forme est représentative d'un certain type de production qu'on retrouve depuis quelques années : exaltation du sentiment, valorisation de l'intime, adresse à un destinataire, souci du romanesque, ce qui n'est pas sans rappeler par ailleurs les romans de Handke ou de Duras auquel il est fait allusion dans le recueil. *La fiction de l'âme* réunit les ingrédients habituels d'une écriture traversée par une nostalgie des larmes et de l'épanchement. Le poète se montre virtuose lorsqu'il pince les cordes les plus délicates de l'âme et révèle une très vive sensibilité que ne dépare pas à l'occasion un certain sen-

timentalisme, en particulier quand, par l'intermédiaire du *vous*, miroir du poète, est revécue la relation avec le père :

La douleur, on a beau la jeter par-dessus bord, elle devient une île si brûlante, si secrète qu'elle ne donne pas le temps de penser à autre chose. Elle prend les apparences des continents avec les grandes mains rudes de votre père qui n'ont jamais été chaudes pour vous, qui n'ont jamais été portées douces à votre visage.
(p. 52)

J'aurais certes préféré un peu moins de dentelles, de concessions à la mode (l'épithète « exact », apparemment dotée d'un mystérieux pouvoir d'évocation) et moins d'angélisme (a-t-on jamais fait autant appel aux anges pour soulager notre humaine condition ?). En outre, il semble que, chez Gaudet, la fiction se résume à une idée — « [c]ette idée que l'on ne croyait pas avoir » ! (p. 21) —, conception plutôt curieuse et abstraite qui nuit parfois à la qualité expressive. Malgré ces quelques réserves, la poésie de Gaudet ajoute, dans la foulée du retour au lyrisme qui imprègne la poésie québécoise depuis une décennie, une voix personnelle au concert de ceux et celles qui recherchent, dans le déclin de ce siècle, l'expression du sublime.



Joël Pourbaix



NOROÏT

Direction littéraire : C.P. 156, succ. De Lorimier, Montréal, (Québec) H2H 2N6

Administration : 1835, boul. Les Hauteurs, Saint-Hippolyte (Québec) J0R 1P0 Tél. et télécopie : (514) 563-1644

PRINTEMPS

Geneviève **Amyot**, *Je t'écrirai encore demain*
Louise **Beauchamp**, *La sagesse du nénuphar*
Yong **Chung**, *Le débit intérieur*
Odélin Salmerón **Cruz**, *Rencontre*
Jocelyne **Felx**, *La pierre et les heures*
Marie-Jeanne **Méoule**, *L'Abyssine et la porte*
Pierre **Ouellet**, *Le corps pain, l'âme vin*
Paul **Savoie**, *Oasis*

AUTOMNE

Michel **Beaulieu**, *Poèmes choisis*
Jacques **Brault**, *Poèmes choisis*
Nadine **Ltaif**, *Élégies du levant*

AUTOMNE (suite)

David **Cantin**, *L'éloignement*
Germaine **Mornard**, *Doigts d'ombre*
Denis **Néron**, *L'intelligence des flammes*
Gabriel-Pierre **Ouellet**, *Tambours et morceaux de nuit*
Martin **Thibault**, *Haut-fond*

COÉDITIONS AVEC L'EUROPE

Claudine **Bertrand**, *Une main contre le délire*
Fulvio **Caccia** et John **Deane**, *Voix d'Irlande et du Québec*
Jacques **Gauthier**, *Marcheur d'une autre saison*
Saint-Denys **Garneau**, *Poèmes choisis (français / italien)*
Douglas **Jones**, *Le soleil cogne*
Marcelle **Roy**, *La ville autour*

ÉVÉNEMENTS

vendredi soir le 6 octobre: Festival de Poésie de Trois Rivières

Le Noroît présente un spectacle Poésie/Musique

Alternances (Hélène **Dorion**, Denise **Desautels**), Geneviève **Amyot**, Michel **Beaulieu**, Saint-Denys **Garneau**, Marie **Uguay**